Éd. originale

XAVIÈRE

IDYLLE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

D'APRÈS LE ROMAN DE

FERDINAND FABRE

POÈME DE

LOUIS GALLET

MUSIQUE DE

THÉODORE DUBOIS



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1896

PERSONNAGES

JACQUES FULCRAN, doyen de Camplong . . . MM. FUGÈRE.
LANDRINIER, maître d'école . . . . ISNARDON.
LANDRY, son fils . . . . CLÉMENT.
GALIBERT, le pâtre de Bassac. . . . . BADIALI.

XAVIÈRE . . . . Mmes F. DUBOIS.
BENOÎTE OURADOU, sa mère. . . . . LLOYD.
PRUDENCE, servante de Fulcran . . . . CHEVALIER.
[illegible]E . . . . LECLERCQ.

ENFANTS DE L'ÉCOLE. — BATTEURS. — RAMASSEUSES.
GENS DU VILLAGE ET DE LA MONTAGNE.

La scène est à Camplong, dans les Cévennes.

Au premier acte : Sur la place du village.

Au deuxième acte : A Fonjouve, dans la montagne.

Au troisième acte : Au presbytère.

Éd. orig

XAVIÈRE

IDYLLE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre national de l'Opéra-Comique, le 26 novembre 1895

XAVIÈRE

IDYLLE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

D'APRÈS LE ROMAN DE

FERDINAND FABRE

POÈME DE

LOUIS GALLET

(Prose et vers)

MUSIQUE DE

THÉODORE DUBOIS



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1895

XAVIÈRE

ACTE PREMIER

SUR LA PLACE DU VILLAGE

A Camplong. Un coin de la place du village. A droite, l'école, avec un banc de pierre à côté de la porte. A gauche, l'entrée de la cuisine du presbytère, abritée par une treille, toute verte, chargée de vigne, de courges grimpantes, de volubilis emtremêlés. Au fond : des platanes, l'église, quelques maisons ; à l'horizon, les Cévennes couvertes de châtaigneraies. — Au lever du rideau, la cloche tinte à l'église. Dans l'école, chantent les enfants. Dernier grondement lointain du tonnerre. C'est la fin d'un orage. Le soleil brille dans le ciel clair. Mélie, sous la treille, repasse. Elle va et vient de la treille à la cuisine où chauffent ses fers. Galibert, assis par terre, près de la treille, mange sa soupe dans un pot, à larges cuillerées.

SCÈNE PREMIÈRE

GALIBERT, MÉLIE, PRUDENCE.

VOIX DES ENFANTS et de XAVIÈRE dans l'école.

Saint Médard ! Saint Barnabé !
Sainte Marthe ! Sainte Hélène !
Sainte Madeleine !
Sauvez la vigne et le blé,
Préservez-nous du tonnerre
Qui ravage cette terre,
Cinq Pater et cinq Ave
Et tout sera préservé.

MÉLIE.

C'est Xavière qui chante !

PRUDENCE.

Oui, la chère petite !
Elle fait la classe aux enfants
et leur apprend un vieux cantique
qui conjure le mauvais temps.

GALIBERT.

Et son Landry, pour chasser le tonnerre
sonne là-haut à tour de bras !

PRUDENCE, *rageuse.*

Tandis que le Maître et la mère de Xavière
sont en train de jaser sans rien faire, là-bas !...

MÉLIE.

Xavière, sa mère la bat !

GALIBERT.

Landry, son père le déteste !

MÉLIE, *langoureusement.*

Ils sont malheureux, mais ils s'aiment !

GALIBERT.

C'est si bon !
Mélie ! Oh ! ta joue est rose comme une pêche
Et si fraîche !

Il embrasse Mélie qui pousse un petit cri, mais lui sourit, contente au fond.

PRUDENCE, *s'interposant,*

Enfin ! Laisse-la donc !
Ce pâtre de Bassac, vraiment il a la rage,
D'embrasser ! C'est honteux !

GALIBERT, avec bonhomie.

C'est l'effet de l'orage.
Les baisers, d'ailleurs, c'est comme le pain,
J'en ai toujours faim !

Et puis, c'est de la bonne amitié que je sème,
Nulle ne m'en veut et vous-même
Si je vous embrassais, Prudence !...

PRUDENCE, effarouchée.

Galopin !

Oui, je crois vraiment que ce coup d'orage
A détraqué tous les cerveaux dans le village.
Jusqu'à monsieur !...

GALIBERT, béatement.

Oh ! le digne curé !
C'est vrai ! Comment n'est-il donc pas rentré
Avant l'averse !

PRUDENCE, haussant les épaules.

Il vagabonde,
Il rêve, il parle à l'un, à l'autre, à tout le monde.
C'est toujours comme ça ! Bon comme le bon Dieu —
C'est un saint, — mais faible !... Ah ! si je n'étais pas là !
Allons, Mélic, assez causé ; vite à l'ouvrage !

La cloche s'arrête. Landry vient en scène.

PRUDENCE.

Voilà Landry ! Bien sonné, mon Landry !

GALIBERT.

Bien sonné !

PRUDENCE.

Le tonnerre

est déjà très lointain. Le bon Dieu nous entend.
La cloche et nos prières
ont du même coup touché sa bonté !

LANDRY.

Le ciel est déjà clair comme l'eau de l'Espaze.

PRUDENCE.

Bon ! seulement pourvu que monsieur le curé
nous revienne pas trempé comme une soupe !

GALIBERT.

Que c'est bon le soleil !
Ça vous donne du cœur ; n'est-ce pas, ma Mélie ?

Il embrasse Mélie.

MÉLIE.

Oh ! Galibert !

GALIBERT, près d'elle.

Tais-toi, voyons !

Il pince Mélie.

MÉLIE, sursautant.

Oh ! Galibert !

PRUDENCE, se retournant.

Que lui contes-tu, mauvais drôle ?
Te voilà comme toujours,
pervertissant les jeunesses !

GALIBERT, très doux.

Prudence !
Je ne fais rien de mal ! Demandez à Mélie !

PRUDENCE, haussant les épaules, puis grondeuse.

Bon ! Qu'as-tu, là, voyons !

Elle tâte le sac de toile que porte Galibert.

GALIBERT, avec importance.

Quand monsieur le curé
arrivera, vous le saurez.

Mélie revenant de la cuisine, avec un fer chaud, passe près de Galibert au vol, Galibert embrasse Mélie.

MÉLIE.

Oh ! Galibert ! Avance encore et je te brûle.

Elle lui met sous le nez son fer brûlant. Il se replie.

PRUDENCE, qui n'a rien vu, cette fois, tout occupée qu'elle est de Landry.
A Landry.

Dis-moi, petit ! Ce Landrinier, ton père,
t'a rudoyé comme toujours ?

Geste évasif de Landry.

Il est mauvais, monsieur le maître !

LANDRY, qui a regardé au dehors.

Chut ! Il est là qui parle à Benoite Ouradou
la mère de Xavière.

PRUDENCE.

Oh ! ces gueux-là font bien la paire :
Méchant maître d'école et coquette marâtre !
Ils méditent encore quelque mauvais dessein.
Heureusement, j'en sais long sur leur compte
et j'ai l'œil sur eux ! Qu'ils se tiennent bien !

LES ENFANTS et XAVIÈRE, dans l'école.

Un cierge bénit brûlé,
Quatre dizaines de rosaire

Dans l'air tout s'éclaire
Cinq Pater et cinq Ave,
Tout est préservé.

Entrée de Fulcran qui, pendant ce petit chœur, paraît, abrité sous un vaste parapluie rouge. Il marche lentement, souriant, rêveur, marmottant des paroles qu'on n'entend pas ; il semble ne voir personne.

SCÈNE II

LES MÊMES, FULCRAN.

LANDRY, GALIBERT, PRUDENCE, MÉLIE, se levant, d'un commun mouvement joyeux, à sa vue.

Ah! Monsieur le curé! Cher monsieur le doyen!

PRUDENCE, s'approchant de Fulcran et tâtant l'étoffe de son vêtement, tout mouillé.

Je m'en doutais!
Vous avez donc reçu toute l'averse?

FULCRAN, gravement.

L'esprit mène le corps, vous le savez, Prudence.

PRUDENCE.

Eh! bon! Toujours de vos sentences.
Ce n'est pas cela qui vous séchera.

FULCRAN, tranquillement, naïvement.

Je rêvais, en marchant, au bon François d'Assises!
C'est sa fête aujourd'hui!
Si bien que je n'ai pas pensé, je vous l'avoue,
à m'abriter au bon moment.

PRUDENCE, grognon.

Vous voilà bien toujours le même!
Cependant, vous l'avez ouvert, ce parapluie!
La preuve!

Elle tire le parapluie par une des baleines.

FULCRAN, complaisamment, avec un bon sourire.

Ah! oui, Prudence,
en effet, mais... c'était pour le soleil!...

LANDRY, GALIBERT, MÉLIE, riant bonnement.

Bon monsieur le doyen! Bon monsieur le doyen!

PRUDENCE, en colère.

C'est bien lui! Le bon Dieu n'a pas fait son pareil!
Il est comme un enfant.
Allons, monsieur, il faut changer d'habit, venez!

Elle prend le parapluie et le ferme avec rage,

FULCRAN, sans écouter Prudence.

Ah! mes enfants, au milieu de l'orage
J'avais bien peur pour notre cher village,
Pour mon humble maison, pour vous tous et voilà
Que la foudre a passé sans vous porter dommage,
Et le ciel nous sourit, et tous les miens sont là!

Ah! que le saint nom de Dieu soit béni!
Sit nomen Domini benedictum!

GALIBERT, avec ampleur.

Maintenant et dans tous les siècles.
In sæcula sæculorum.

FULCRAN, charmé.

C'est bien répondu! toi! tu feras un bon chantre
si la raison te vient un jour.

GALIBERT, patelin.

Monsieur le doyen, je suis sage
Comme une image,
Si j'aime à rire un brin,
Je serais très grave au lutrin.

Tout en parlant, il fouille dans son sac et en tire un petit paquet enveloppé de feuilles de vigne.

FULCRAN.

Qu'est-ce là?

GALIBERT.

Monsieur le doyen
C'est une brochette de grives,
Dans les vignes de Roquebrives
Ça chantait encore ce matin.

C'est tout parfumé de genièvre,
Blanc comme du caillé de chèvre;
C'est une crème sous la dent,
Tant c'est dodu, gras et fondant!

Les lui offrant.

C'est pour vous!

FULCRAN.

Mon ami, je ne suis qu'un profane.
Merci pour ton bon cœur, pourtant!

PRUDENCE, prenant les grives.

Ne le remerciez pas tant
Il médite encore quelque caravane
Et veut vous attendrir déjà sur son méfait.

FULCRAN.

Plus de charité, s'il vous plaît,
Prudence.

PRUDENCE, regardant sévèrement Mélie et Galibert.

On sait bien ce qu'on sait.

Galibert, sournoisement, se rapproche de Mélie. Elle lui met son fer sous le nez. L'heure sonne. Cris, tumulte dans l'école.

FULCRAN.

La classe est finie!

LANDRY, avec joie.

Ah! nous allons voir Xavière.

FULCRAN.

Cela me fait plaisir, je l'aime tant,
C'est une douce et sainte enfant,
Aussi Prudence va la prendre au presbytère.

PRUDENCE.

Elle ne tient pas de sa mère,
Heureusement!

GALIBERT, appuyant.

Heureusement!

La porte de l'école s'ouvre. Les écoliers, garçons et filles, se précipitent en désordre sur la place. A la vue de Fulcran, ils s'empressent autour de lui. Xavière, apparue la dernière, reste un instant sur le seuil de l'école.

SCÈNE III

Les Mêmes, XAVIÈRE, Enfants de l'École.

LES ENFANTS, riant, criant.

Ah! Monsieur le doyen, bonjour

FULCRAN.

Bonjour, petits! Bonjour, Xavière!

Xavière vient en scène.

Approche, mon enfant.
Tous ces petits ont-ils été bien sages?

XAVIÈRE.

Ils ont très bien chanté ce vieil air du pays
Que vous-même un jour nous avez appris
pour implorer Dieu pendant les orages.

LES ENFANTS, criant tous à la fois.

Saint Médard! Saint Barnabé!
Sainte Marthe! Sainte Hélène!

FULCRAN, les faisant taire.

Bien! bien! ce n'est pas le moment.

LES ENFANTS.

Ah! Monsieur le curé, dites-nous une histoire!

XAVIÈRE.

Oui, l'histoire du saint du jour!
C'est ce bon saint François dont vous parlez toujours!

PRUDENCE

Allez changer d'habit, vous gagnerez la fièvre!

LES ENFANTS.

Une histoire!

FULCRAN.

Eh bien soit! (A Prudence.) Il faut les contenter.

Les enfants font cercle autour de lui. Il s'est assis.

Là-bas, bien loin, du côté de Bévagne,
Saint François s'en allait à travers la campagne:
Il fit halte en des bois charmants
Où des milliers d'oiseaux voltigeaient dans les branches,

La rosée y mettait rubis et diamants!
C'étaient des cris joyeux, c'étaient des ailes blanches.
Des traits d'or et d'azur qui se croisaient dans l'air.

Le saint les salua doucement de la tête ;
Eux vers lui s'empressaient, avec des chants de fête,
Et pour le voir de près sortaient du taillis vert.

« Mes frères les oiseaux, dit-il, votre musique
» Doit s'adresser surtout à Dieu qui vous bénit.

» Chantez-lui donc votre plus beau cantique
» A lui qui vous défend du froid dans votre nid,
» A lui qui vous habille, à lui qui vous nourrit. »

Tandis qu'il leur parlait avec cette tendresse
Les bons petits oiseaux, tressaillant d'allégresse,
Semblaient très clairement comprendre son esprit.

Il les frôlait, disant d'autres choses très belles...
Et nul n'osait bouger sous les pas de François !...
Enfin, faisant sur eux le signe de la croix :
« Allez, frères ! »
Alors ils ouvrirent leurs ailes !

XAVIÈRE.

Ah ! comme c'est joli !

FULCRAN, congédiant les enfants.

Petits oiseaux, allez !

Les écoliers s'en vont et se dispersent de divers côtés.

Et maintenant qu'ils se sont envolés,
A moi !

A Prudence.

Votre conseil est sage,
je vais changer d'habit.

PRUDENCE.

Hé, ce n'est pas dommage !

Fulcran s'en va, suivi de Prudence. Landry et Xavière se rapprochent l'un de l'autre.

SCÈNE IV

LANDRY, XAVIÈRE, GALIBERT, MÉLIE.

LANDRY.

Xavière !

XAVIÈRE.

Mon Landry !

GALIBERT.

Mélie !

Il embrasse Mélie.

MÉLIE.

Oh ! Galibert.

GALIBERT, venant vers Xavière les bras ouverts.

Et toi, Xavière, ma jolie !

LANDRY, s'interposant.

Avise-toi de parler à Xavière.

GALIBERT.

Je parle à qui me plaît. J'embrasse qui me plaît.

MÉLIE, jalouse.

Oh ! le coquin !

XAVIÈRE, craintive.

Landry !

LANDRY.

C'est qu'il ferait comme il le dit!
Mais va, ne crains rien, ma Xaxière,
S'il t'offense jamais d'un seul mot...

A Galibert.

Tu m'entends.

Avec un geste de menace.

Je lui remiserai la langue sous les dents.

GALIBERT, dédaigneux.

Toi!

MÉLIE, à Galibert.

Viens!

GALIBERT, haussant les épaules.

Ah! si j'étais méchant!

Il sort avec Mélie.

SCÈNE V

LANDRY, XAVIÈRE.

LANDRY.

Je voudrais te parler, mais je crains tant mon père.

XAVIÈRE.

Et ma mère Benoîte est aussi bien sévère,

LANDRY.

Les voilà! Dieu nous garde!

Ils se séparent et s'éloignent. Landry entre dans l'école. Landrinier et Benoîte viennent en causant avec animation. Benoîte porte un baquet et un battoir.

SCÈNE VI

LANDRINIER, BENOITE puis PRUDENCE.

LANDRINIER.

Vous donneriez Xavière à monsieur le curé!
Ah! par exemple!

BENOITE.

Pourquoi pas! Je le ferai.
Il la nourrira! Il la nippera!
Peut-être à la longue il la gagera.
Ce sera quelque argent de plus dans ma mitaine!

LANDRINIER.

Benoîte, mon vieux bas de laine
pèse plus que votre mitaine
et si ce n'est, ma foi, que sur ces petits gages
que vous devez compter pour notre mariage,
ce n'est rien, vraiment rien!
J'ai dix mille francs, moi,
bien sonnants dans mon escarcelle...

BENOITE.

Moi, je possède...

LANDRINIER, avec dédain.

Vous! sauf deux ou trois lopins,
Vous ne possédez rien que vos économies.
Maigres, je vous le dis, très maigres...

BENOITE, *dolente.*

Mais j'ai tant,
tant d'amitié pour vous, monsieur le maître!

LANDRINIER.

L'amitié, c'est bon; du bien au soleil,
voilà qui vaut mieux!

BENOITE, *se redressant.*

Eh! n'ai-je pas encore
la terre de Fonjouve et ses beaux châtaigniers,
les plus beaux du pays, les plus lourds de récolte?

LANDRINIER, *froid.*

Ne nous égarons pas! Fonjouve est l'héritage
de Xavière et non pas de vous,
et tant qu'elle est vivante,
Vous n'y pouvez prétendre! Ainsi, vous n'avez... rien!

BENOITE.

Affreuse fille, enfant de malheur!

Pendant ce qui suit, Prudence se montre un instant, aux écoutes.

LANDRINIER.

Écoutez.
Quand vous avez à la maison
cette enfant malingre et chétive
qui peut mourir demain et vous faire maîtresse
de ce superbe bien de Fonjouve, comment
allez-vous confier cette enfant, sottement,
votre fortune enfin, votre unique espérance
en un beau mariage, au doyen, à Prudence,
qui la dorloteront et qui vous la rendront
fraîche et vaillante pour cueillir cet héritage!
Vous êtes folle, en vérité!

BENOITE.

Je ne puis pourtant pas tuer Xavière!...

LANDRINIER, hypocrite, doucereux.

Comme
Vous me comprenez mal!
Xavière peut mourir, voilà tout. Brisons là,
Je vous reparlerai demain de tout cela.

Il s'éloigne et disparait au fond.

BENOITE, seule, songeuse.

Cet homme me ferait me damner pour lui plaire.

Elle sort.

PRUDENCE, sortant de sa cuisine, l'œil animé, le poing tendu.

Les gueux!... Ils veulent donc vraiment tuer Xavière...
Oui, gueux! Je dirai tout à Monsieur le doyen;
et vous n'êtes pas encore mariés!

Elle rentre au presbytère.

SCÈNE VII

LANDRY, seul en scène.

Landry a entr'ouvert prudemment la porte de l'école. Il regarde sur la place et se risque à paraître, ne voyant personne. Il va vers le fond, comme cherchant Xavière, puis revient tout rêveur.

Son visage était ce matin
Bien plus pâle que de coutume;
Je la regardais, timide, incertain,
Le cœur tout gonflé d'amertume.

Et je ne pouvais finir de la voir!
C'est qu'elle est si douce et si belle!
Et tout me retient si loin d'elle
Et si déchu de tout espoir!

Ah! je l'aime pourtant d'une amitié bien tendre.
O ma Xavière, ô mon cher bien,
A toi seule je veux prétendre :
Ce qui n'est pas toi, ne m'est rien!

Xavière revient, portant une corbeille pleine de figues. Il court vers elle, la débarrasse avec précaution de la corbeille, qu'il pose sur le banc.

SCÈNE VIII

LANDRY, XAVIÈRE.

XAVIÈRE, pendant le jeu de scène.

Pour monsieur le doyen! De la part de ma mère!
Oh! c'est lourd!

Landry l'amène en scène. Ils se regardent un instant en silence, avec une joie craintive.

LANDRY.

Ah! ma Xavière, viens! un instant, seuls ensemble!

XAVIÈRE.

Rien qu'à te regarder, je tremble!

LANDRY.

Pourtant, parle-moi, réponds-moi :
Ta mère est toujours bien dure pour toi.
Dis?

XAVIÈRE.

Et toi, mon Landry, ton père te malmène?

LANDRY.

Nous avons chacun notre peine.

XAVIÈRE.

Oh! moi, cela m'est bien égal.
Les coups ne me font plus de mal!
Depuis que mon père Xavier, mon père,
Qui m'était si tendre et si doux,
Dort là-bas dans le cimetière,
C'est vrai! je ne sens plus les coups.

LANDRY.

O ma Xavière!

XAVIÈRE.

Si je pleure,
Landry, c'est de te voir souffrir.

LANDRY.

Et moi, plutôt qu'un mal léger t'effleure
J'aimerais mieux mourir.

XAVIÈRE, voyant venir Benoîte.

Ma mère! aide-moi vite.

LANDRY, rapidement, mystérieusement.

Après-demain, sous le châtaignier de Fonjouve, avant la fête des Batteurs, je t'attendrai!

Il s'empresse. Il veut replacer la corbeille de figues sur la tête de Xavière. Il s'y prend mal. Un faux mouvement renverse la corbeille. Les fruits se répandent, roulant par terre.

XAVIÈRE, consternée.

Ah! Dieu!

Mélie et Benoîte paraissent. Galibert suit à courte distance toujours occupé de Mélie.

SCÈNE IX

BENOITE, XAVIÈRE, LANDRY, LANDRINIER.

BENOITE, elle porte le baquet plein de linge, elle a le battoir à la main, courant furieusement sur Xavière.

Mauvaise gale!

XAVIÈRE, suppliante, tremblante.

Mère!...

BENOITE.

Encore une fois,
Tu ne feras jamais œuvre de tes dix doigts!
Paresseuse! coureuse!

LANDRY, s'interposant.

Ah! voyez! qu'elle est pâle!
Que vous lui faites peur!

BENOITE, brutalement.

Eh! pas tant de façons!
Ça va batifoler avec tous les garçons.
Tiens! tu mériterais!

Elle la saisit par son jupon qu'elle tiraille.

XAVIÈRE.

Vous me déchirez, mère!

BENOITE, la lâchant.

Eh! tu te raccommoderas.

Xavière, très triste, détourne les yeux.

Que regardes-tu par là-bas!
L'église?

XAVIÈRE, avec une résignation douloureuse.

Non, le cimetière...
Et mon cœur n'en est jamais las!

BENOITE, menaçante.

L'insolente, vraiment!

LANDRY, effrayé.

Benoîte!

LANDRINIER, tout à coup survenu, ricanant.

Eh! laisse faire!
Et file, toi, ce n'est pas ton affaire.

BENOITE, à Xavière, levant son battoir.

Prends encore une fois cet air désespéré
C'est avec ça que, moi, je te corrigerai,
Graine du diable!

XAVIÈRE.

Alors, corrigez-moi, ma mère,
Car je n'ai pas fini de pleurer ma misère.

BENOITE, hors d'elle.

Tiens, gueuse!

Elle lance violemment le battoir vers Xavière. Avec un cri, Landry s'est interposé. Il reçoit le battoir en plein front, chancelle et tombe.

XAVIÈRE, se précipitant vers lui, tout éplorée.

Ah! mon Landry!... mon Landry!... mon Landry!

Galibert, reparu avec Mélie, relève Landry. Prudence s'empresse ainsi que Fulcran. On donne quelques soins à Landry qui se remet peu à peu. Landrinier, toujours ricanant, Benoite, encore toute secouée de colère, restent à l'écart.

SCÈNE X

LES MÊMES, FULCRAN, PRUDENCE, MÉLIE, GALIBERT.

FULCRAN, allant vers eux.

Vous êtes de mauvais parents! Monsieur le maître,
Vous auriez dû vous entremettre
Et vous avez méchamment ri!
Dieu me délègue ici la charge de toute âme
En son nom je vous juge, en son nom je vous blâme!
Soyez cléments, nous dit sa loi.

Revenant vers Landry et Xavière.

Désormais, ces enfants seront plus près de moi!

Rideau rapide.

ACTE DEUXIÈME

A FONJOUVE, DANS LA MONTAGNE

Le châtaignier de Fonjouve. — Il occupe une grande partie de la scène, découpant ses puissantes ramures sur le fond empourpré du ciel. Ses racines s'enfoncent dans les roches moussues. Il est planté tout au bord d'une combe. Au delà, c'est toute la châtaigneraie immense, montant vers les sommets bornant l'horizon. Au-devant du grand arbre, sur la pente verte, parmi les roches saillantes, toutes couvertes de lichens et d'herbe drue, des rameaux sont tombés, tout chargés de châtaignes dans leurs gousses épineuses. Le site est doux et sauvage à la fois. L'orage bientôt le fera tragique. Landry vient.

SCÈNE PREMIÈRE

LANDRY, seul en scène.

Au clair matin, la montagne rayonne ;
La source chante au creux des frais gazons ;
Le ciel est pur, tout mon cœur s'abandonne
A la douceur des calmes horizons.

Le jour guérit les chagrins de la veille ;
Mon noir souci déjà s'est envolé,
Et l'espérance autour de moi s'éveille
Les arbres et les rochers m'ont parlé.

Ils m'ont dit : Va ! va vers ta tendre amie
Là-haut, tout près du ciel, elle t'attend,
Elle est par là, dans la mousse, endormie,
Rêvant de toi, de toi qui l'aime tant !...

SCÈNE II

LANDRY, GALIBERT, puis MÉLIE.

Comme Landry semble du regard chercher Xavière, tout à coup se dresse la tête de Galibert, couché dans l'herbe.

GALIBERT.

Bonjour, mon camarade.

LANDRY, inquiet.

Ah ! mon Dieu ! Galibert ! En veut-il donc enfin
A ma Xavière ? Dis ! Pourquoi cette embuscade ?

GALIBERT, en scène.

Il passe par ici beaucoup de gibier fin...
Je chasse, et mon troupeau je garde
En même temps !... Tout justement, regarde !

LANDRY, de plus en plus inquiet.

Xavière !

GALIBERT, riant.

Non !

LANDRY.

Je respire.

Il s'éloigne par la droite. Mélie a paru. Galibert se précipite sur elle en riant et l'embrasse à deux ou trois reprises, gaillardement.

GALIBERT.

Un ! deux ! trois !

Elle s'échappe. Il la poursuit et disparaît un instant. Au même instant, on entend la voix de Xavière, un trille léger à distance, montant dans l'air comme un chant d'oiseau. — Paraît Xavière, mise avec quelque recherche. Elle vient par le fond, gravissant la pente de la Combe au bord de laquelle est le grand châtaigner ; son visage apparaît d'abord tout souriant, puis, s'aidant de son crochet de batteuse, elle saute en scène d'un bond léger. Elle reste un instant immobile sous le grand châtaignier.

SCÈNE III

Les Mêmes, XAVIÈRE.

XAVIÈRE.

Sur le grand châtaignier,
Un bouvreuil, un verdier
Ont chanté dès l'aurore ;
Et, le cœur en gaîté,
Avec eux j'ai chanté,
Et veux chanter encore !
Aujourd'hui tout est beau,
Tout est frais et nouveau,
Toute peine s'oublie !

Voyant revenir Galibert, Mélie et Landry.

Bonjour, Galibert ! Bonjour, ma Mélie !

A Landry, vivement.

Dis ! Tu n'as plus de mal ?

LANDRY, relevant ses cheveux.

Non ! Vois ! Ce n'est plus rien.
Prudence m'a soigné très bien !
Le coup ne paraît plus.

XAVIÈRE.

Oh ! que je suis contente !

LANDRY.

Hélas ! pourquoi ta mère est-elle si méchante ?

XAVIÈRE.

Va, puisque te voilà guéri,
Ne parlons plus de cela, mon Landry,
Je t'aime bien...

LANDRY.

Et moi de même !

XAVIÈRE.

Ah ! que je t'aime !

Elle lui jette enfantinement les bras autour du cou et l'embrasse sur la joue.

MÉLIE, s'exclamant.

Elle l'embrasse sans façon,
Un garçon !

XAVIÈRE, avec une gaîté candide.

Est-ce que Landry c'est un garçon ?
C'est mon Landry ! comme mon frère !

GALIBERT, avec conviction.

Ah ! qu'elle parle bien, Xavière !

XAVIÈRE.

Voici, déjà, là-bas, que montent les batteurs
Avec des branches et des fleurs !
Puis tous ceux du pays,
A Landry.
Et ton père, et ma mère

MÉLIE.

C'est là sous ton grand châtaignier, Xavière,
Qu'ils vont se réunir... Ils sont beaux, les batteurs.

GALIBERT.

Moi, j'aime mieux les ramasseuses.

MÉLIE.

Avise-toi de leur parler!

GALIBERT.

Avec leurs capettes rouges,
leurs rubans de velours noir,
elles sont vraiment bravettes.
Nous les ferons danser.

MÉLIE.

Je te défends!...

GALIBERT.

Cela ne te fait point de tort!
Déjeunons tout d'abord...

Ils s'installent parmi les rochers et échangent leurs provisions; les deux couples sont près l'un de l'autre.

MÉLIE.

Toi, qu'as-tu?

GALIBERT.

Des fromageons de mes chèvres
et des oignons.

XAVIÈRE, à Landry.

Et toi?

LANDRY.

Rien!

XAVIÈRE.

Moi, des châtaignons!

LANDRY.

Moi, j'ai tes lèvres !

TOUS.

Déjeunons !

XAVIÈRE, après un temps à Landry qui la regarde avec tendresse.

Tu n'as pas faim ? Les châtaignes sont bonnes !

LANDRY, lui prenant des doigts une châtaigne qu'elle vient d'entamer.

Je n'en veux qu'une : celle-là,
où tes petites dents si fines
ont déjà gentiment mordu.

XAVIÈRE, lui offrant son panier.

Tiens encore !... A quoi songes-tu ?

LANDRY.

Je te regarde !
Ah ! que le ciel est doux
Et que la vie est bonne

XAVIÈRE.

Oui, tout rayonne
Autour de nous.

Des cris joyeux les font se lever. — Paraissent au fond les gens du village, les enfants très animés, avec Benoite et Landrinier. — On entend déjà assez proche la marche des Batteurs. — Cette entrée se fait de divers côtés, et notamment par le fond, comme si les personnages, ainsi que l'a fait Xavière, montaient en gravissant la combe au bord de laquelle est le grand châtaignier.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BENOITE, LANDRINIER.

BENOITE, de bonne humeur.

Bonjour, enfants! Ce matin, fête!
Mais que ce soir, la besogne soit faite.

XAVIÈRE, fière, heureuse.

Voyez, mère, voilà ma part! mon châtaignier
Nul n'y touche que moi!

BENOITE, pendant que Xavière rejoint les autres.

Venez là, Landrinier,
Voyez quel beau domaine
Il va de ces hauteurs jusqu'au bout de la plaine!

LANDRINIER, résolument.

Nous l'aurons. Nous l'aurons!

VOIX, au fond.

Les batteurs! les batteurs!

Pendant ce qui précède, la marche des Batteurs s'est graduellement rapprochée. — Tous se portent à leur rencontre. — Ils paraissent bientôt avec les ramasseuses, tous portant des branches vertes. C'est comme un taillis qui marche, laissant voir par instants seulement les visages. Les batteurs ont leurs longs crochets, les ramasseuses leurs corbeilles. — Il y a des joueurs de flûtet et de tambourin. — Arrivés en scène tous abaissent leurs rameaux verts et saluent.

SCÈNE V

LES MÊMES, LES BATTEURS, FULCRAN.

FULCRAN.

Gens! nous vous souhaitons le bonjour, l'âme gaie
et de franc cœur! Comment vont les châtaigneraies?

LES GENS DU VILLAGE, avec Benoîte.

A merveille, à merveille, mes enfants!

FULCRAN.

Depuis plus de cent ans.
l'usage veut qu'à la place où vous êtes,
on chante, afin que Dieu remplisse les paniers,
le vieil air cévenol! le Chant du Châtaignier.

TOUS.

Commençons donc la fête!
Puis, au travail après! Et bien vite au travail!

Les batteurs, les ramasseuses, tous se rangent pour chanter la complainte du châtaignier dont les couplets sont dits par Xavière, par Landry, alternativement et par le chœur.

LANDRY.

Quand le châtaignier est planté,
Il monte, monte, monte!
Quand le châtaignier est planté,
On boit tout plein à sa santé[1]!

1. L'original est en patois cévenol dans le roman où M. F. Fabre en donne cette traduction française.

XAVIÈRE.

Quand le châtaignier est en fleur,
Fleur belle, belle, belle!
Quand le châtaignier est en fleur.
Tout le pays prend son odeur.

TOUS.

Quand le châtaignier a grainé,
Il graine, graine, graine!
Quand le châtaignier a grainé
Chacun danse dedans le pré.

Danses des ramasseuses, des batteurs et des villageois. — Après la danse Fulcran a reparu, souriant et heureux au milieu des groupes. — Prudence le suit, assez rechignée, regardant Benoite et Landrinier, d'un air agressif.

FULCRAN, s'interposant, après les danses.

Au travail, maintenant! Mes enfants, mes amis,
Allez, je vous bénis.

Avec un grand sentiment de poésie rustique.

Allez par les montagnes vertes,
Les arbres géants sont là-bas;
Ils tendent leurs robustes bras
Avec leurs larges mains ouvertes;
Ils versent, les grands châtaigniers,
Leur chair, leur sang dans vos paniers.
Glorifiez Dieu qui vous donne
Ces fruits savoureux de l'automne.

Tous se découvrent et s'agenouillent alors.

FULCRAN, puis TOUS.

O Cévennes, pleines de rocs,
Si hautes, hautes, hautes!
O Cévennes, pleines de rocs,
Gardez-nous tous croyants et forts[1]!

1. Légère modification de l'original.

TOUS, *se relevant.*

Au travail! au travail!

FULCRAN.

Allez! je vous bénis!

Xavière, Landry, Galibert, Mélie, ont déjà disparu, perdus dans la foule. Les batteurs et les ramasseuses s'éloignent à leur tour. Landrinier et Benoîte vont les suivre quand, encouragé à voix basse par Prudence, Fulcran les arrête.

SCÈNE VI

FULCRAN, PRUDENCE, LANDRINIER, BENOITE.

FULCRAN.

Un instant! quatre mots!

Après un temps.

Prudence m'a tout dit!

Est-il vrai? Vous songez tous deux au mariage?

LANDRINIER, *puis* BENOITE, *un instant interloqués, puis résolument.*

Oui, monsieur le doyen.

FULCRAN, *doucement, à Benoîte.*

Vous avez du courage!

Après un temps.

Ainsi, vous Landrinier,

L'âge ni la raison n'ont pu vous enseigner!

Passons!...

Avec douceur.

Il est, ici, deux chers enfants que j'aime:

C'est Landry, votre fils, et Xavière Ouradou.

Tous deux sont l'innocence même !
Et vous leur êtes durs, comme, aux agneaux, le loup !

LANDRINIER, *protestant.*

Monsieur le doyen !

FULCRAN.

Eh ! laissez-moi dire !

Dans la grâce de leur sourire,
Vit-on jamais lis mieux épanouis !
Le nom de ces enfants bénis,
L'ineffable douceur de leur franche nature,
Me parfume la lèvre et me ravit le cœur,
Comme si d'aventure
J'avais respiré quelque fleur !

PRUDENCE, *impatientée, frappant du pied.*

Ah ! que voilà de beaux discours !
Dites-leur donc leur fait en quatre mots très courts !
Tout d'un trait, résolument.
Ce qu'ils veulent surtout, c'est le bien de Xavière,
Son héritage ! Et pour l'avoir, ils la tueront !...
Rageuse.
Là ! c'est dit !

LANDRINIER.

Vous mentez !

PRUDENCE.

Devant le presbytère,
J'ai bien tout entendu !

BENOITE, *sans conviction.*

Vous nous faites affront !

LANDRINIER, appuyant violemment.

Vous mentez !

PRUDENCE, à Fulcran.

Le coquin !

FULCRAN.

Silence !

A Landrinier.

Prudence
Est vive, mais jamais n'a menti... Je vous tiens
Tous deux pour de mauvais chrétiens !

PRUDENCE, triomphante.

Bien, monsieur. Prévenons les gendarmes !

FULCRAN, plus sévèrement.

Silence !

PRUDENCE, hors d'elle.

Mais ils veulent tuer Xavière, je vous dis !...

BENOITE.

Ah ! sur ma part de Paradis !
N'en croyez rien !

Humblement.

Mon Dieu, j'ai mérité peut-être
Toute votre sévérité,
Parce que j'aime, hélas ! monsieur le maître.
Mais j'ai tout espoir en votre bonté.

Gémissante.

Par pitié, faites que je trouve
Quelque honnête moyen de posséder Fonjouve !
Xavière le veut, le repos m'est rendu !

PRUDENCE, à Fulcran.

Ce mariage
C'est une rage !
Il le leur faut !

FULCRAN garde le silence, puis après un temps.

Eh !... J'ai bien entendu...
Je vous comprends, Benoîte... Comment faire ?
Quel moyen ?

Après avoir réfléchi.

Voyons ! Si je considère
Que les pasteurs à leurs troupeaux
Doivent avant tout le repos.
Je ferai la part de toute faiblesse
Et je résoudrai tout à la gloire de Dieu.

Brusquement.

Allons, mariez-vous !

BENOITE, insinuante.

Si Xavière le veut,
Si de Fonjouve elle me fait maîtresse !

FULCRAN.

Eh bien, Xavière le voudra !
Fonjouve vous appartiendra !

LANDRINIER et BENOITE, épanouis.

Fonjouve nous appartiendra !

FULCRAN.

Oui, je déciderai Xavière
à quitter des biens périssables
pour son patrimoine éternel.

PRUDENCE, *en arrêt, à part.*

Que va-t-il inventer ?

FULCRAN.

Chère enfant bien aimée,
Ame de candeur parfumée,
J'avais songé d'abord à l'avoir avec nous ;
Mais l'avenir lui doit être encore plus doux.
Après un temps.
La récolte achevée,
Je vais la faire admettre au couvent de la Croix.

LANDRINIER, *radieux, à la dérobée, à Benoîte, lui serrant la main.*

C'est conclu, Fonjouve est à nous!

BENOITE.

Que rien ne nous délie !

FULCRAN, *au milieu d'eux.*

Voilà tout d'accord et j'espère bien
que c'est pour toujours... Donc, allez à votre ouvrage...
Je vais chercher Xavière et lui parler. Allez !

Ils sortent.

SCÈNE VII

PRUDENCE, FULCRAN.

PRUDENCE, *éclatant, dès qu'elle est seule avec Fulcran.*

Ah! jour de Dieu! monsieur, vous n'êtes que de cire !

FULCRAN, *avec un haut-le-corps.*

Prudence, que voulez-vous dire ?

PRUDENCE.

Sans voir que Xavière et Landry
S'aiment et sont faits l'un pour l'autre
A Landrinier, ce bon apôtre,
A cette Benoîte Ouradou
Vous les avez du même coup
Sacrifiés tous deux, ces anges d'innocence !

FULCRAN, de bonne foi, ahuri.

J'ai fait pourtant selon votre conseil, Prudence.
Les marier !

PRUDENCE.

Mais, pas du tout !

FULCRAN, la calmant.

Voyons !

PRUDENCE, outrée.

Pardi !
Je vous tire ma révérence
Et j'en suis pour ce que j'ai dit.

Elle sort vivement.

SCÈNE VIII

FULCRAN, puis XAVIÈRE.

FULCRAN, tout songeur.

En somme,
Se tromper est d'un homme,
Mais persévérer dans l'erreur est d'un démon,
A dit Saint-Augustin. — Ainsi donc, d'après elle,

Ces enfants s'aimeraient... Peut-être elle a raison.

Tendrement.

Je les ai vus grandir autour de ma maison,
Leurs âmes ont fleuri comme des fleurs jumelles.

. . . .

Xavière au couvent, au couvent?...

Il rêve.

Si Dieu la veut pourtant!

Il demeure encore longtemps pensif. — On entend à distance les batteurs chantant l'un des couplets de la complainte du Châtaignier. Les voix, très perceptibles d'abord, vont se perdant comme si les chanteurs s'éloignaient.

LES BATTEURS, à distance.

Quand le châtaignier est planté,
Il monte, monte, monte!
Quand le châtaignier est planté,
On boit tout plein à sa santé.

La voix de XAVIÈRE, dans le haut du grand châtaignier.

Quand le châtaignier est en fleur,
Fleur belle, belle, belle!
Quand le châtaignier est en fleur,
Tout le pays prend son odeur.

FULCRAN, levant la tête.

Ah! la voilà, là-haut, la gentille fauvette!
Viens, descend, ma Xavière, ma pauvrette!

On voit Xavière descendre, lumineuse à travers les ténèbres que fait l'épaisse feuillée de l'arbre. — Elle descend lentement, s'aidant comme d'une échelle des basses branches coupées presque au ras du trône rugueux du châtaignier.

FULCRAN, en extase.

A mesure qu'elle descend
On dirait qu'un rayon de soleil caressant
Glisse entre les branchettes frêles
Parmi des frémissements d'ailes!

XAVIÈRE est en scène, elle a son petit crochet à battre les châtaignes. Elle le jette bientôt au pied de l'arbre. Gentiment, s'essuyant le front.

Ah! monsieur le doyen! comme j'ai travaillé!
Voyez!... Là-haut, si haut, comme dans les nuages

FULCRAN.

C'est fort bien! Un instant, respire...
Approche! j'ai quelque chose à te dire.

Elle vient à lui. Il lui prend la main doucement.

Oui, pour toi je rêve un destin très doux.

XAVIÈRE, naïve, heureuse.

Ah! vous allez m'appeler près de vous!

FULCRAN.

Non, Dieu te veut pour sa servante
En la pureté de ton cœur.
Tu seras une sœur fervente
De la croix de notre Sauveur.

XAVIÈRE, très émue.

Le couvent! vous voulez m'envoyer au couvent?

FULCRAN.

Tu pleures?

XAVIÈRE, naïvement.

Landry? mon Landry!
Que fera-t-il? Dites-moi : Que fera-t-il?

FULCRAN.

Landry! Quoi! C'est donc vrai? Tu l'aimes!

XAVIÈRE.

Si je l'aime!
Ah! d'une amitié qui ne finira jamais!

FULCRAN, hochant la tête.

Et s'il fallait pourtant le quitter?

XAVIÈRE, d'une voix profonde.

J'en mourrais!

FULCRAN, l'ayant regardée longuement avec bonté.

C'est bien! Dieu n'entend pas qu'on entre à son service
si ce n'est de bon cœur! Ne pleure plus, ma fille.
Prudence y voit plus clair que moi décidément.
Voici là-bas Landrinier et ta mère!...

Lui souriant de loin avant de sortir.

Ne crains plus rien.

Il s'éloigne.

SCÈNE IX

XAVIERE. Elle demeure un instant silencieuse, les yeux illuminés, puis avec une profonde allégresse.

Ah! quelle fraîcheur me parfume.
Il me semble que dans les cieux.
Un beau soleil nouveau s'allume
Pour charmer mon cœur et mes yeux!

Plus pure, la brise m'apporte,
Comme un parfum du Paradis!
Il me semble que j'étais morte,
Et que tout à coup je revis.

Gentils petits oiseaux sauvages,
Quittez l'ombre où vous sommeillez,
Envolez-vous vers les nuages,
Chantez, riez et gazouillez!

Portez jusqu'au bout de la terre,
Portez jusqu'au fond du ciel bleu,
Ma joie au monde; ma prière
A Dieu.

Et si mon espoir n'est qu'un leurre,
Un rêve décevant et doux,
Dieu fasse qu'à l'instant je meure
Et que je m'envole avec vous!...

Paraît Landry.

SCÈNE X

XAVIÈRE, LANDRY.

XAVIÈRE.

Vite, mon Landry, viens! Bonne nouvelle!
On voulait m'envoyer au couvent...

LANDRY.

Au couvent!

XAVIÈRE.

Va! ne crains rien. J'ai dit que je t'aimais!
Et que nous ne nous quitterions jamais.

LANDRY, avec un sentiment d'intime tendresse.

C'est vrai, c'est bien vrai, ma Xavière,
On ne nous séparera pas.

XAVIÈRE.

J'ai fait au ciel une prière :
Vivre et mourir où tu seras!

LANDRY.

Vers les sombres châtaigneraies
Nous irons donc, comme autrefois...

XAVIÈRE.

Bavardant tout le long des haies
Comme les pinsons dans les bois.

LANDRY.

Aux petits enfants de l'école,
Nous répéterons nos leçons.

XAVIÈRE.

Toi, grave, pesant ta parole
Et moi défilant mes chansons.

ENSEMBLE.

Ainsi soit notre vie entière !
Tout nous invite et nous sourit !
Ah ! que je t'aime, ma Xavière !
Ah ! que je t'aime, mon Landry !

Pendant cette scène le temps s'est chargé, des signes d'orage sont dans l'air le ciel est plus rouge, comme cuivré, au couchant.

XAVIÈRE.

Mais je n'ai pas fini ma tâche ;
Mère Benoîte et Landrinier
Vont se fâcher si je n'arrache
Les derniers fruits du châtaignier !

LANDRY.

Non ! vois, là-bas, le temps menace.
Remets ta récolte à demain.
Viens, un souffle d'orage passe,
Rentrons, regagnons le chemin.

XAVIÈRE, regardant au loin.

Oui, les batteurs quittent la place
Viens, rentrons, donne-moi la main.

ENSEMBLE, la main dans la main.

Ainsi soit notre vie entière,
Tout nous invite et nous sourit :
Ah ! que je t'aime, ma Xavière !
Ah ! que je t'aime, mon Landry !

Xavière, gentiment, se pend au cou de Landry et lui baise les joues d'un mouvement gracieux d'oiseau. Tout à coup Benoite, furieuse, paraît, une branche épineuse à la main. Landrinier la suit, armé de sa longue latte à crochet.

SCÈNE XI

Les Mêmes, BENOITE, LANDRINIER.

BENOITE, avec un hurlement de fureur.

Ah! coquine ! coquine !...

Elle frappe Xavière de sa branche d'épines. Cris de Landry et de Xavière. Le bras encore levé pour frapper.

Ah ! tu ne veux pas aller au couvent !
Il te plaît mieux d'embrasser les garçons,
que d'achever honnêtement l'ouvrage.

Lui montrant le châtaignier.

Allons, monte, mauvaise !...

Un éclair zèbre le ciel, le tonnerre roule au loin.

LANDRY, s'interposant.

Ah ! Benoîte ! Benoîte !

XAVIÈRE, terrifiée.

Ah ! ma mère, ma mère !
Voyez, le temps est noir, l'orage vient !

BENOITE, impitoyable.

Ta tâche n'est pas faite.
Il la faut achever ce soir.
Monte !

LANDRINIER.

Monte !

LANDRY.

Pitié pour elle !

LANDRINIER, le saisissant par la nuque et le jetant brutalement à quelques pas.

Toi, va-t'en, et sans tarder plus !

Landry tombe, se relève, veut revenir vers Landrinier, qui fait un geste terrible pour le ressaisir.

LANDRY, s'échappant, fuyant les bras levés.

A moi ! Galibert, au secours ! à moi !

Il disparait.

BENOITE, s'acharnant après Xavière, qu'elle poursuit, la poussant vers le châtaignier.

Monte donc, fille du démon !

LANDRINIER, appuyant.

Maudite, qui brave sa mère !

LANDRINIER et BENOITE, alternativement et ensemble.

Monte ! Monte ! Obéis !...

XAVIÈRE, éperdue.

Ah ! vous voulez donc que je meure ?...

LANDRINIER et BENOITE.

Obéis sur l'heure! Obéis!

Xavière, poursuivie par sa mère, reprend son crochet et commence à monter. Benoîte la suit, la frappant de sa branche épineuse. On voit passer Xavière dans le châtaignier. Puis elle disparaît dans l'épaisseur des branches. On ne voit plus que Benoîte, le poing dressé, la suivant du regard. Il tonne de nouveau. Sournoisement, Landrinier se glisse vers l'arbre. De sa latte à crochet, il atteint les hautes branches, pèse sur celle qui doit porter Xavière, la fait fléchir. Avec un grand cri, Xavière tombe. On la voit passer dans le vide des branches et disparaître dans la combe béante au-dessous de l'arbre.

Au cri de Xavièro a répondu le cri de Galibert et de Landry accourus. Mélie suit à distance, tout effarée. Galibert a vu Landrinier. Il passe, le menaçant du poing et saute dans la combe.

SCÈNE XI

Les Mêmes, GALIBERT, LANDRY, MÉLIE.

GALIBERT.

Ah! Canaille! canaille!

LANDRY, suivant Galibert, avec desespoir.

Ah! Xavière! Xavière!

Landrinier est demeuré immobile, farouche, à la même place. Benoîte, épouvantée se serre près de lui.

Rideau rapide.

ACTE TROISIÈME

AU PRESBYTÈRE

Décor divisé en deux parties.

A droite, la cuisine avec sa porte donnant sur la place et sa porte donnant sur le jardin. — A gauche, le jardin, très rustique. — Au fond, le retour des bâtiments du presbytère. La cuisine occupe environ les deux tiers de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

GALIBERT, MÉLIE et PRUDENCE.

Prudence entre, Galibert et Mélie paraissent causant avec animation. — Mimique. Puis en scène, Galibert reproduit le geste de Landrinier à l'acte précédent.

GALIBERT, achevant son récit.

Voilà comme il a fait !

MÉLIE.

Nous l'avons vu, Prudence,
Tout comme je vous vois.

GALIBERT.

Et, ma foi, si, là-bas,

Je n'avais dû porter Xavière dans mes bras,
J'aurais, je crois, tué Landrinier.

PRUDENCE.

Patience !
Monsieur est à la ville et va nous revenir.
Il sait tout. Landrinier n'a qu'à se bien tenir !
Pauvre Xavière ! Elle est encore toute meurtrie.

GALIBERT.

Ça ne sera rien. Elle en reviendra.
Elle est dans le jardin déjà, vers la prairie,

Prudence s'éloigne.

MÉLIE.

Au bras de son Landry !

GALIBERT.

L'amour la guérira !

MÉLIE, soupirant.

L'amour !

GALIBERT, très empressé.

O ma chérie,
Tu soupires ?

MÉLIE, en extase.

L'amour !

GALIBERT.

Eh bien,
En est-il de pareil au mien ?

MÉLIE.

Tais-toi ! Tu n'es qu'un enjôleur de filles !

Tu ne sais qu'embrasser
Ou pincer !

Avec langueur.

Et moi je voudrais être aimée
Très tendrement,
Avec de ces mots tels que Landry sait les dire
Si gentiment !

Naïvement romanesque.

Je voudrais aller par les sentes
A ton bras. Tu me conterais,
Avec des poses languissantes,
Tes doux secrets.

Là-bas, où les claires fontaines
Babillent parmi les roseaux,
Assis sous le couvert des chênes
Nous écouterions les oiseaux.

Tu dirais nos vieilles histoires.
« La Bergère et les trois Pastours »
« Le Chevalier aux armes noires »
Et « la Dame des Hautes-Tours » !

Et je pleurerais à t'entendre.
Mais à quoi bon un tel souhait ?
Tu n'as pas le cœur assez tendre
Pour bien comprendre
Ce qui me plaît.

GALIBERT, *l'embrassant.*

Je fais mieux. Tiens !

MÉLIE, *boudeuse.*

Oui, voilà ton refrain !
Le même pour toutes !

GALIBERT.

Jalouse !
Un mot de plus et je t'épouse !...

MÉLIE.

M'épouser ! Je l'espère bien.

GALIBERT.

En attendant, rôtissons ma brochette !

Pendant ce qui précède, Galibert a disposé sa brochette de grives. Il va la mettre au tournebroche. Mélie est près de lui, tous deux riant, se taquinant. Galibert. tourne la broche, Mélie travaille. Ils s'accompagnent d'une vieille chanson qu' s'amusent à mimer ; Prudence toujours trottinant de la cuisine au jardin.

CHANSON

GALIBERT et MÉLIE.

Grive, grivette, grivoisette,
Tu t'en vas par le vert coteau
Lanturlura, luron, lurette,
Lanturlura, luron, lura.

Tu t'en vas croquer la noisette
Là-bas, là-bas, le long de l'eau,
Lanturlura, luron, lurette,
Lanturlura, luron, lura.

Puis te voilà virant la tête
A te mirer dans le ruisseau !
Grive, grivette, grivoisette
Viens-t'en dans mon joli château !
Tu recevras pour ta toilette
Corselet d'or, riche manteau !
Lanturlura, luron, lurette,
Lanturlura, luron, lura !

Va-t'en, mauvais conte fleurette,
Je crains traquenard ou panneau ;
Grive, grivette, grivoisette,
Viens mon gentil petit oiseau !

Pour me tenir à la brochette,
Tu ne voles pas assez haut !
Lanturlura, luron, lurette
Lanturlura, luron, lura !

Pendant que les voix se mêlent en se répondant, selon les paroles de la chanson, accompagnant le jeu de scène de Galibert et les mines coquettes de Mélie, Landry et Xavière ont paru dans le jardin, Xavière appuyée tendrement sur le bras de Landry. A ce qu'ils se disent, se mêle parfois la fusée des voix de Galibert et de Mélie, profitant de chaque absence de Prudence pour lutiner Mélie.

SCÈNE II

Les Mêmes, LANDRY, XAVIÈRE.

LANDRY.

Marche doucement, ma pauvrette !

XAVIÈRE.

Je souffre à peine, mais j'ai peur,
Je tremble toujours inquiète,
Toi seul peux rassurer mon cœur.

LANDRY.

Si l'on tentait de te reprendre,
Suis-je pas là pour te défendre ?
Ne crains donc rien.

XAVIÈRE.

A chaque instant

Je crois les voir et les entendre
Me poursuivant, me menaçant.

Comme évoquant ses souvenirs.

« En tombant à travers les branches,
» je voyais dans le ciel tout rouge
» se croiser des milliers d'éclairs ;
» je voyais surtout ton visage,
» non pas cent fois, mais mille fois,
» comme une foule à mon passage
» criant, pleurant et m'appelant...
» Tout à coup, je n'ai plus rien vu :
» puis, quand j'ai repris connaissance,
» j'étais ici dans les bras de Prudence,
» dans tes bras !
» Hélas !
» Qu'ai-je fait à monsieur le maître?
» Nous nous aimons ! Il va peut-être
» Vois-tu, nous tuer tous les deux !

LANDRY.

Ici nous ne craignons rien d'eux !

XAVIÈRE.

Puisque Dieu m'a sauvée, il veut donc que je t'aime.
Il veut que nous soyons heureux !

GALIBERT.

Grive, grivette, grivoisette !
Mélie ! Ah ! tu sais que je t'aime.

MÉLIE, *très tendre.*

Et moi de même.

Les paroles guillemetées ne sont point dites à l'Opéra-Comique.

LANDRY, XAVIÈRE.

Bientôt nos maux seront finis.

PRUDENCE, sentencieuse.

Et les méchants seront punis.

GALIBERT et MÉLIE, les yeux dans les yeux, très rieurs.

Grive, grivette, grivoisette,
Lanturlurette,
Lanturlura!

LANDRY et XAVIÈRE, les regardant avec attendrissement, puis souriant.

Oui, nous serons heureux comme ceux-là
Lanturlura, luron, lurette,
Lanturlura, luron, lura!

PRUDENCE.

En attendant que de bien ou de mal
chacun ici-bas ait son compte,
Benoite et Landrinier, à l'entour de chez nous,
rôdent comme des loups.
Ils voudraient bien entrer...

GALIBERT.

Qu'ils osent!

PRUDENCE, à Galibert seulement, tandis que Landry et Xavière continuent à se parler doucement.

Ils voudraient tenir Xavière chez eux
Afin de la torturer mieux
Et la faire mourir plus vite.
Oh! cette Benoîte maudite!
Oh! ce gredin de Landrinier!

GALIBERT.

N'ayez crainte!... Ils n'auront pas le dernier.

XAVIÈRE, à Prudence.

Et monsieur le doyen?

PRUDENCE.

Fillette, sois tranquille,
Monsieur est parti pour la ville
Mais Galibert ne nous quittera pas.

MÉLIE, s'approchant, embrassant Xavière.

Je reste aussi, va, ne crains rien, Xavière.

XAVIÈRE, charmée, avec un grand élan de gratitude vers Prudence.

Ah! mon cœur est tout plein d'allégresse!
Vous m'aimez et ma voix vous bénit!
Gardez-moi! Secourez ma détresse!
Gardez-moi tendrement dans ce nid!
Dans la paix de la maison bien close,
Au jardin tout parfumé de roses,
Laissez-moi désormais demeurer.
Mon esprit s'y plaît et s'y repose!
Je ne veux plus trembler, ni pleurer!

On entoure Xavière avec sollicitude.

Oui, je suis heureuse, amis, bien heureuse!
Libre de souci,
Je vous dis : merci!
Pour me consoler il faut peu de chose :
Un peu d'amitié
Et quelque pitié!
A peine je vais conserver la trace
Du chagrin passé
Par vous effacé!
Et voici qu'enfin Dieu m'a prise en grâce
Et j'ai retrouvé
Le calme rêvé!

A Landry.

Oh ! les doux instants ! Nous verrons ensemble
S'envoler les jours, les mois et les ans,
Au même foyer, et sans que je tremble
De voir fuir encor
L'amour, mon trésor !

GALIBERT, qui a regardé sur la place par la fenêtre.

Eh ! voyez-les, dame Prudence,
Les voilà, là-bas, tous les deux !
Benoîte et Landrinier !..

PRUDENCE.

Ils ont l'air furieux.

GALIBERT.

Ils viennent droit ici.

PRUDENCE.

Monsieur le maître
porte une longue poutre. Ils prétendent sans doute
jeter la porte à bas

GALIBERT.

Minute ! je suis là !

PRUDENCE, à Landry et à Xavière dont l'attention s'est éveillée.

Mes chers petits, ne les attendez pas.
Retournez là, dans le jardin, bien vite.

LANDRY.

Mais !

GALIBERT, à Landry le poussant.

Va donc !

Landry et Xavière reparaissent dans le jardin. Galibert retroussant ses manches.

J'attends la visite maintenant!

Il guette du côté de la place à travers les vitres.

PRUDENCE.

Ils nous croient toutes seules ici!

GALIBERT.

Je vais les recevoir.

On frappe à la porte.

Ah! je ne sais qui me tient d'ouvrir d'un coup et de les écharper sur place.

PRUDENCE et MÉLIE, le contenant.

Galibert!

SCÈNE III

LES MÊMES, BENOITE, LANDRINIER.

BENOITE, au dehors.

Prudence! Prudence!

On frappe plus rudement.

Ouvrez!

LANDRINIER, au dehors.

Ouvrez!

PRUDENCE, ouvrant le guichet et parlementant.

Que voulez-vous? mauvaises gens!

LES DEUX VOIX.

Ouvrez!

PRUDENCE, furieuse.

Non! Non!

BENOITE ET LANDRINIER.

Bon gré, mal gré,
nous entrerons!

On bat la porte à coups terribles, comme si on la frappait d'un bélier.

PRUDENCE, épouvantée.

Ah! les démons!

GALIBERT. Il se place de façon que la porte en s'ouvrant se rabatte sur lui et le cache. Doucement.

Ouvrez!

Prudence ouvre. Landrinier et Benoîte entrent furieusement. Galibert se démasque, très gouailleur.

Bon ciel, monsieur le maître.
Comme vous tapez bien, quel bruit!

LANDRINIER, tout penaud.

Toi, Galibert,

GALIBERT, gracieux.

Moi-même.

Se moquant.

Vouliez-vous que partant pour la ville,
Monsieur le doyen laissa son logis
aux seuls soins de dame Prudence!
Voyons! vous savez bien qu'au moment des châtaignes.
toutes sortes de gens
nous descendent de la montagne
la main prête pour la rapine!
C'est pourquoi monsieur le curé
m'a dit comme ça : Reste! Et me voilà!

LANDRINIER, lui tournant le dos.

Berger de malheur !

BENOITE, poussée par Landrinier, à Prudence.

Nous venons chercher Xavière.

GALIBERT, avec sang-froid.

C'est bien naturel ! vous êtes sa mère !

PRUDENCE, grommelant.

Bonne mère !

BENOITE.

Il nous faut la voir !

LANDRINIER, montrant la porte de gauche.

Elle est là.

GALIBERT.

Peut-être !

BENOITE, se montrant.

J'entends
la voir, lui parler à l'instant !

LANDRINIER, durement.

A l'instant !

BENOITE.

Personne n'a le droit de retenir Xavière
malgré moi.

LANDRINIER.

Malgré nous !

GALIBERT, se plantant devant lui.

Pas plus que vous n'aviez le droit de la tuer !

LANDRINIER.

Coquin ! Passage ! ouvrez cette porte, Prudence !

GALIBERT, s'interposant.

Je le lui défends bien !

PRUDENCE, à Benoite.

Monsieur le doyen seul peut vous rendre Xavière.

GALIBERT.

Et tant qu'il n'est pas là ! Motus ! Silence !

LANDRINIER, de plus en plus menaçant.

Ouvrez cette porte, Prudence !

PRUDENCE, buttée.

Quand monsieur rentrera. Monsieur vous répondra !

BENOITE.

Il ne doit pas rentrer avant demain !

LANDRINIER.

Du diable
Si nous attendons jusque-là.
A Galibert.
Pour la dernière fois, passage !

LANDRY.

Malheureux !

XAVIÈRE.

N'y va pas!

GALIBERT, à Landrinier.

Eh bien, à nous deux!

Ils se menacent.

LANDRINIER.

Pour la dernière fois, passage!

GALIBERT.

Tu prétends passer! A nous deux

PRUDENCE, MÉLIE.

Ah! l'affreux coquin! le sauvage!

BENOITE.

Je veux Xavière! je la veux!

XAVIÈRE.

Mon Dieu, sauvez-nous de sa rage!

LANDRY.

Ne crains rien, chère, du courage!

GALIBERT.

Misérable! à nous deux!

LANDRINIER.

Passage!

PRUDENCE, MÉLIE.

Le sauvage! Le gueux!

XAVIÈRE.

Ah! reste! je le veux!

Pendant cette altercation et ce mouvement, Xavière, s'efforçant de retenir Landry Galibert et Landrinier se menaçant, Benoîte, Mélie et Prudence courroucées, la porte de droite s'ouvre. Fulcran paraît et s'arrête un instant sur le seuil.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FULCRAN.

Cri de Benoîte et des autres.

Ah!

FULCRAN, un dossier à la main.

Quand le fruit est mûr, il tombe de lui-même!
Vous ne m'attendiez pas! Me revoilà, pourtant!

PRUDENCE, près de lui.

N'allez pas faiblir!

FULCRAN.

Je vous jure,
Prudence, que je suis formellement fixé.
Vous allez voir! Ce ne sera pas long!
S'avançant.
Landrinier, c'est assez!
vous avez comblé la mesure,
vous n'êtes plus rien à Camplong,
ni chantre, ni maître d'école.

LANDRINIER.

Qu'est-ce à dire?

FULCRAN, frappant sur son dossier

Que j'ai de quoi
vous faire condamner dix fois.
Partez d'ici, sinon je vous dénonce.

LANDRINIER, avec rage.

Moi! Partir! non, mille fois non!

FULCRAN, marchant vers lui.

Malheureux! vous avez voulu tuer Xavière!

GALIBERT, de même.

Je vous ai vu!

MÉLIE.

Je vous ai vu!

FULCRAN.

Pour la dernière fois, partez! N'attendez pas
Que je parle à ceux qui viennent là-bas!

Il montre la place par la fenêtre.

PRUDENCE, regardant, ravie, frappant dans ses mains.

Enfin! c'est bien parler! Ah! ce n'est pas dommage!

LANDRINIER, vaincu.

Je partirai!

FULCRAN, sur un mouvement de Landrinier vers Benoite.

Partez!
Vous, loin de moi, Benoite! Je vous chasse!

XAVIÈRE, très émue, avec un grand mouvement.

Ah! mon Dieu! Grâce!
C'est ma mère! A nous tous, hélas!

Vous avez prêché la clémence !
Pardonnez ! Je ne pourrais pas
Me résigner à son absence !
Puis, peut-être, j'eus plus d'un tort,
Qu'il faut aussi qu'elle pardonne !
Je l'aimerai si fort, si fort,
Qu'elle me reviendra bonne !

FULCRAN, à Xavière et à Landry, après un jeu de scène à l'intention de Benoîte.

Chers enfants, trésors de jeunesse,
Tenez-vous toujours par la main.
Comme à présent, l'âme en liesse,
Faites en paix votre chemin.
Ne redoutez rien de la vie :
Elle vous sourit en sa fleur,
Qu'à tout jamais elle vous lie
Pour la joie et pour la douleur !

Sur un dernier geste de Fulcran, Benoîte toute secouée de sanglots durant ce qui précède, se jette dans les bras de Xavière, radieuse.

TABLEAU

FIN

IMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23890-11-95. — (Encre Lorilleux).

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

f. c.

PAUL ALEXIS et GIUSEPPE GIACOSA

La Provinciale, pièce en 3 actes 2 »

PIERRE BARBIER

La Preuve, pièce en 1 acte... 1 »

ALEXANDRE BISSON

Le Député de Bombignac, comédie en 3 actes... .... 2 »

ERNEST BLUM ET RAOUL TOCHÉ

Les Femmes des amis, com. 3. a 2 »

Madame Mongodin, com. 3. a. 2 »

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ALEXANDRE DUMAS FILS

L'Ami des femmes, com. 5 actes 2 »

La Princesse de Bagdad, comédie en 3 actes... .... 2 »

ALEX. DUMAS et AUG. MAQUET

Monte-Cristo, drame en 3 actes 2 »

LOUIS GALLET

Thaïs, com. lyrique en 3 actes 1 »

AUGUSTE GENÉRÈS

Frédérique, pièce en 4 actes... 2 »

f. c.

HENRI LAVEDAN

Le Prince d'Aurec, com. en 3 actes... .. .. 2 »

GEORGES LECOMTE

Mirages, drame en 5 actes... 2 »

JULES LEMAITRE

Le Pardon, comédie en 3 actes 2 »

L'Âge difficile, com. en 3 actes 2 »

LE SAGE

Arlequin colonel, opéra-comique [illegible]

[illegible]

HENRY MEILHAC et LOUIS GANDERAX

Pepa, comédie en 3 actes... 2 »

HENRY MEILHAC et PHILIPPE GILLE

Ma Camarade, pièce en 5 actes 2 »

PAUL MEURICE et AUG. VACQUERIE

Antigone... .... 2 »

ÉDOUARD PAILLERON

Cabotins ! comédie en 4 actes 2 »

XAVIER ROUX

Trop tard, comédie en 1 acte. 1 50

Paris. — Imprimerie A. Hennuyer, 3, rue Auber